Document generated on 04/25/2024 3:48 a.m.

Recherches sociographiques

Les géographes ont-ils perdu le Nord?

Vincent Nadeau

Volume 27, Number 2, 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056212ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056212ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Nadeau, V. (1986). Les géographes ont-ils perdu le Nord? *Recherches sociographiques*, *27*(2), 295–309. https://doi.org/10.7202/056212ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES GÉOGRAPHES ONT-ILS PERDU LE NORD ?

J'ai retenu le titre que Jean-Jacques Simard se proposait de donner à un article (ravageur ?) sur des livres récemment commis par des géographes. Il a passé la patate chaude à un littéraire, qui est descendu voir dans la fosse.

Signe des temps, les anthropologues, les sociologues, les historiens, les géographes, les littéraires se lisent entre eux, et osent le dire, un peu plus souvent qu'auparavant. Il est même des littéraires qui travaillent avec des économistes... Devinez qui.

Autre signe des temps, chez les plus dynamiques, chez les plus inquiets par conséquent, on a tendance à déchirer la gangue de disciplines devenues par trop conventionnelles ou routinières.

Il est perceptible qu'une réflexion radicale s'est poursuivie, sur l'épistémologie des sciences humaines et sur la place de l'individu — de celui qui parle — dans son propre discours scientifique. Certains ont décidé de rester des techniciens, retranchés derrière leur arsenal ; d'autres ont sauté le mur, ont cru devoir mettre cartes sur table, s'émanciper, prendre du recul. À leurs risques et périls, les seconds ont choisi la pluralité, la polyvalence. Parfois l'ambiguïté, le malentendu, l'angoisse. Les plus téméraires, les plus valeureux, devrais-je dire ; les plus chers à mon cœur en tout cas, ont été jusqu'à se jeter à corps perdu dans l'écriture. Ce sont deux spécimens de ces êtres en métamorphose, de ces extraordinaires mutants, que je vous présente ici à ma façon, qui est en partie la leur.

PROMENADE SCEPTIQUE D'UN HUMORISTE DANS LE TEMPS ET L'ESPACE TELS QUE, CROIT-IL, L'HUMANITÉ (ET LES UBÉQUOIS) SE LES REPRÉSENTENT

Présentée succinctement, la thèse de Luc Bureau [1] est confondante de simplicité. (Ne me faites surtout pas dire qu'elle est simplette.) En définissant

1. Luc BUREAU, *Entre l'éden et l'utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 235p.

l'utopie par celles de ses quelques manifestations discursives que le discours savant occidental (le discours engendre le discours) propose de retenir au bord de l'oubli, ce qui donne le moyen de repérer à coup sûr les utopistes eux-mêmes, avec leur manie planificatrice ; en soumettant primitivisme et nostalgiques de l'éden à un traitement parallèle, l'auteur salue d'un clin d'œil les exigences habituelles de l'École en matière de méthode. Il situe sa démarche dans le juste milieu du sens commun, après avoir très commodément campé deux extrémismes qu'il sait rendre risibles ou inquiétants, qu'ils se présentent à l'état pur ou mélangés l'un à l'autre.

Ce qui menace à tout moment de lui faire perdre son sang-froid d'honnête homme centriste, c'est le passage à l'acte, et donc au pouvoir, des extrémistes des deux camps que la Renaissance a propulsés en Amérique du Nord, où aurait dominé, à tour de rôle, l'utopie en Nouvelle-France, l'éden au Canada français, puis de nouveau l'utopie dans le Québec contemporain.

Conclusion : sus aux rêveurs !

> « Ce conte à dormir debout, pourtant fondé sur des faits absolument authentiques et vérifiables, nous dit la faillite de l'éden et de l'utopie. Plus les hommes érigent des cités imaginaires parfaites, plus ils sont prêts à sacrifier et à piétiner leurs cités réelles. Mais de quel droit peut-on enlever à l'homme le loisir de se vautrer et de s'abîmer dans l'histoire, si le mal et la saleté sont les conditions mêmes de son être ? » (P. 222.)

L'on ne saurait trouver meilleure, ni plus véhémente, profession de foi pessimiste. Aucun mal à croire Luc Bureau lorsqu'il dit fréquenter E.M. Cioran (p. 225). À son insu, bien sûr, aurait-il fréquenté aussi ces vaillants pourfendeurs de « pelleteux de nuages », démagogues à la petite semaine constamment soucieux de ramener le « peuple » à leur niveau, celui du parfait militant de nos ennuyeux, de nos serinants partis traditionnels, institutionnalisés « britanniques », mais que la moindre flatulence de Wall Street précipite au petit endroit : libéral, conservateur ; conservateur.

Justement, si l'humanité est condamnée à dormir debout, autant qu'elle s'appuie sur trois pattes plutôt que sur deux, elle risquera moins de s'affaler : aux fables de l'éden et de l'utopie, il aurait fallu, pour être complet, ajouter celles du centrisme, dont la peur maladive de tout ce qui bouge peut aussi être tournée en ridicule. Mystifié entre deux eaux, mystifié néanmoins. Quel réconfort, voici aggravée la thèse pessimiste... D'autant plus que cette joyeuse déprime ne s'adresse manifestement qu'aux *happy few*, stendhaliens ou non, à qui l'érudition, les terminologies diverses, les tics scientifiques, les allusions fusantes et foisonnantes, les pointes, les provocations et l'iconoclastie systématique ne font pas peur. Ou qu'à ceux qui n'en sont pas ennuyés mortellement.

Trêve de généralités, je n'ai certes pas l'intention de bouder mon plaisir de lecteur complice d'un narrateur qui, bien qu'il arbore les signes extérieurs de l'École, est si loin d'être compassé et plat qu'il fait quasi de chaque phrase une fête et qu'il tient en haleine jusqu'à la toute fin, bibliographie comprise. Mais on le trouvera on ne peut plus picdelamirandolien, lui qui ne se prive pourtant pas de dénoncer allégrement l'ubris renaissante. Habile, il a voulu étouffer dans l'œuf tout reproche de contradiction en se réclamant du « raisonnement dialectique » (p. 93). Et en vouant Marx au cabinet des antiquités vermoulues (p. 91).

Toutefois, après s'être laissé prendre à la séduction d'une première lecture, serait-il irrévérencieux de se demander ce qui fait courir le narrateur ? Chose certaine, il n'a pas l'ombre d'une velléité de s'effacer derrière son sujet (sur lequel il faudra revenir). À tel point qu'on pourrait prétendre que, pour lui comme pour Montaigne, son sujet c'est lui-même, réagissant à ses expériences personnelles, à ses innombrables lectures, à l'histoire, à l'actualité, aux menus événements du temps de l'écriture, aux inclinations (aux maladresses même) de sa plume. Il n'en remporte pas moins le pari de rester sympathique, n'épargnant rien à cette fin : plaisanteries, auto-ironie, dégonflage de baudruches, variations de registre, etc. Qu'il se fait la partie trop belle en pourfendant ce que d'évidence chacun ne peut que réprouver, les excès du délire mythique et les dangers de ses incursions dans la « réalité », sa faconde réussit presque à le faire oublier. Nous sommes loin des conventions universitaires et des formules soporifiques qu'impose à certains un semblant d'objectivité. Ce narrateur-ci ne cache pas son lourd passé de géographe qui a pu avoir la faiblesse de former, à l'instar des pontes de sciences sociales, des technocrates utopistes réformateurs qui le font bien souffrir à présent qu'ils sont au pouvoir (et que peut-être, les ingrats, ils ont oublié leur bon maître) ; honteux et repenti, il cherche à plier les outils du géographe (cartes, tableaux, schémas, descriptions, récits de voyage, « terrains » de toutes sortes, statistiques) aux besoins de l'homme nouveau qu'il rêve de paraître à nos yeux et aux siens propres : élégant et fougueux essayiste (écrivain, lâchons le mot), enfin libéré des contraintes et des mesquineries dont l'affligeaient indûment les institutions qui l'ont fait naître, lui ont donné la parole, et le font vivre. Qui ne voit qu'au-delà de la crise d'identité — et il ne s'agit pas d'identité collective — et de légitimité que traduit semblable entreprise, le narrateur succombe ici aux sirènes édénisantes et régressives (*cf.* p. 68) de ces temps classiques (des collèges-) ou renaissants, dans lesquels il suffisait d'être un peu porté sur les lettres pour coiffer simultanément les bonnets d'historien, de littérateur et de géographe? Il l'avoue d'ailleurs en dédicace, déployant sur ses transgressions les bannières du péché (la « tentation d'écrire ce livre » lui aurait été « insufflé(e) » par l'Esprit saint — l'esprit sain géographique dans un corps français — Paul Claval) et de la maladie (« fièvre »). Quelles preuves de santé sociale et mentale, quel cirque aussi, lorsque

tout auteur d'article scientifique, ou de document de planification, confessera ses lubies, exposera ses bibites, en exprimant par la même occasion les résultats de ses travaux ! Tout en cherchant à convaincre ses pairs ou son ministre (ou sous-). Cela pourrait s'appeler de l'*opting out*... Comme si être tabletté, sur la touche, en marge, ou sceptique, donnait davantage de prise sur la « réalité », ou un meilleur sens d'icelle.

Bon, deux fois déjà que j'effleure la notion buralienne de réalité, tous guillemets dehors. À la base du livre, il y a une conviction profonde, intime : utopistes ou édénisants, « uniformes rouges » ou « caleçons verts » (p. 87), menacent ce que le schéma de la page 86 appelle « réalité première », pour la précipiter vers le haut (l'avenir) ou vers le bas (le passé) dans une « réalité seconde » ou « tierce ». C'est l'éden, ou plutôt l'utopie, de la figuration explicative qui ne dépasse pas l'assertion, définition du même au même du type de celle qui fait tant sourire le narrateur, page 34, lorsqu'il disserte sur le concept de nature. Pourquoi y a-t-il une réalité première ? — Tiens donc, butor, cela coule de source : parce qu'il y en a une seconde et une tierce ! En tout cas, personne ne pourra nier qu'ici l'on affectionne tout autant les beaux systèmes aux angles bien droits que les foutoirs « sublunaires » (p. 97) ou discursifs.

Oui, mais, numérotée ou pas, cette « réalité », qu'est-ce que c'est ? — Eh bien, c'est tout simple, c'est « le monde tel qu'il est » (p. 87). Et si vous n'avez pas encore compris, vous pourrez, page 97, adopter la définition, plus claire sans doute bien que plurielle, de « réalités existantes », ou de « paysages dans lesquels les hommes se meuvent », plus authentiquement géographique. Et si l'on s'avisait d'objecter que les toqués édénisants ou utopistes, ayant, d'après le narrateur, fait irruption dans la réalité, en font désormais partie et ne sauraient donc la quitter sans un regrettable excès utopiste ou édénisant ?

Querelle d'écolier ? — En partie seulement, car le narrateur prend à son compte, pour caractériser ce qu'il entend par réalité, toute la litanie de critiques négatives que les prétendus illuminés de l'un ou l'autre bord profèrent à l'endroit du travail (p. 89), de l'école (p. 90), de l'économie (p. 92), du pouvoir (p. 94), de la ville (p. 96). La réalité, alors, serait la vision pessimiste que le narrateur, qui se protège fort mal contre les apports de la culture ambiante, en entretiendrait...

La tête commence à vous tourner ? Pour vous remettre, je vous ramène au schéma de la page 86, qui précise par quels paramètres l'on décrit la « réalité première » : « science, philosophie, art, langage, sens commun ». Le dernier n'est certes pas le moindre. La réalité est ce que chacun pense que c'est. Cependant, les mêmes paramètres décrivent aussi les réalités seconde et tierce, et l'éden, et l'utopie... L'hémisphère gauche vient de rencontrer l'hémisphère droit, et vice versa.

Outre de la logique et de son contraire dialectique, outre de ses explorations encyclopédiques, de qui, de quoi se réclame le narrateur pour légitimer son discours, à quels points névralgiques — il a la fièvre, ne l'oublions pas — cède-t-il à la tentation d'être sérieux, et laisse-t-il ainsi pointer les oreilles de l'âm(n)e ?

Le sous-titre de la page de couverture proclame une ambition, excès bien étrange chez un sceptique du sens commun et du juste milieu : découvrir et révéler rien de moins que « les fondements imaginaires de l'espace québécois ». En français et en québécois, le fondement désignant aussi le cul, on prétend ici mettre à nu, déculotter, l'assiette, les assises, « imaginaires » c'est-à-dire de l'ordre de l'imagination ou encore fausses, d'un espace utopique, *u*bécois, inexistant affirmera la suite, pourtant dénommé québécois. Et qui plus est, illustré sur cette même couverture d'un dessin (à dessein, dirons-nous pour imiter un narrateur obsédé par la prégnance de l'homophonie) qui semble à s'y méprendre représenter un territoire délimité par des frontières — pas de panique, ce n'est sûrement pas un pays. Et comble d'ironie, mais ce ne peut être qu'une immonde vacherie de son éditeur (ils sont tous les mêmes), ces « fondements » paraissent chez Québec/Amérique (*sic*), qui a poussé la plaisanterie amère jusqu'à se donner le sextant des découvreurs de l'Amérique, du Canada, du Canada français et du Québec comme vignette, symbole, et marque de commerce. L'éditeur a-t-il voulu, en toute bonne inconscience, se venger de l'esprit frondeur de son auteur en ne lui épargnant pas les coquilles, ou telle erreur grossière de rédaction ?

Si l'épigraphe de la page 9 résume l'esprit du livre, il y a matière à interpréter longuement. Je ne cite que la première phrase : « Le gouvernement de l'homme par l'homme, c'est la servitude. » Cela a beau n'avoir été lu que le 15 mai 1979 sur les murs de Nanterre, c'est du gauchisme de Mai 68 caractérisé, honni dialectiquement page 91. Le narrateur qui s'est retranché derrière cette épigraphe et qui l'a laissée coiffée du titre « Épître aux esclaves » ne savait manifestement plus où il en était. Pour le tirer d'affaire, je lui pose les questions suivantes. Le gouvernement de l'homme par soi, est-ce toujours la servitude ? Le gouvernement des Québécois par eux-mêmes, est-ce meilleur ou pire que le gouvernement des Québécois par les Anglais, les *Canadians* ou les Américains ? Le narrateur, lui, n'est-il pas plus à l'aise pour dénoncer les dangers et les excès de la servitude lorsqu'elle le touche de près ? Sinon, comment se fait-il qu'il ne souffle pas un traître mot de l'exercice du pouvoir à la mode de la confédération canadienne ? « Être gouverné [par Ottawa, ce ne doit pas être moins que par Québec...] sous prétexte d'utilité publique et d'intérêt général, être mis à contribution, exercé, rançonné, exploité, monopolisé, mystifié, volé, puis à la moindre résistance, au premier mot de plainte, réprimé, amendé, vilipendé, vexé, traqué, emprisonné, garrotté, fusillé, mitraillé, déporté, vendu, trahi. » Pour être l'esclave des autres, en serait-on moins esclave ?

N'est-il pas étrange, également, que cette prise de position nettement anarchisante et ses séquelles dans le livre rapprochent tant le narrateur de la mode, d'assez extrême droite, celle-ci, des « nouveaux philosophes » et des « nouveaux économistes » ? Les intellectuels, surtout lorsque des communicateurs véreux, des conseillers politiques aux abois et un gouvernement péquiste à bout de souffle remettent leur compétence, leur productivité et leur utilité en cause, se jettent à la poursuite du premier train en marche. Voici un narrateur qui se défend lui-même bien mal de l'éden et de l'utopie.

Pourquoi s'en étonner ? L'homme, si tant est que le narrateur (ou l'intellectuel Bureau) fasse partie de cette catégorie, « [...] est atteint d'un mal incurable, qui constitue peut-être son humanité même : il est un être de désir. Il veut changer le monde. » (P. 11.) Alors, s'il était vrai que le Québec d'aujourd'hui (1983) est issu de l'Amérique française, « ce grandiose empire du rêve » (p. 13), la permanence de ce rêve — d'autres auraient pu dire idéal politique — garantit la permanence d'une humanité certaine. Or, même rêveur, même passéiste ou utopiste, l'homme qui entretient ces rêves-là précisément, a un corps, le plus souvent un toit, et comme tout autre il a besoin, pour habiter l'univers, d'un lieu où il se sente chez lui. Ce besoin peut-il être satisfait par la simple juxtaposition d'individus qui auraient décidé de limiter au maximum les formes, et les contraintes, de leur organisation en société ?

Par ailleurs, consacrer un livre entier à ce rêve, n'est-ce pas, par excellence, s'offrir une grande promenade édénisante et passéiste dans les bibliothèques, sur les cartes géographiques, en Nouvelle-France, en Amérique française, au Québec ? N'est-ce pas aussi vouloir changer le monde, incorrigible utopiste, que de nous imaginer moins rêveurs ?

Il est heureux que le narrateur ne soit pas toujours dupe de lui-même et de ses jouissances verbales. Il ne se fait pas beaucoup d'illusions sur son pouvoir utopisant. « Les "sceptiques" ont rarement connu de larges auditoires au Québec où il a toujours fallu se prononcer pour ou contre la normalité du passé, pour ou contre l'aggravation de l'état du malade, pour ou contre la validité du traitement. » (P. 189.) Et pourtant, voici un sceptique qui rêve de larges auditoires, et pas n'importe où, surtout pas en Ubécoisie, mais bien au Québec, qui accède tout à coup à l'existence, à la « réalité ».

Quant au caractère scientifique, à la « vérité géographique » (p. 46) de sa thèse, aux « faits absolument authentiques et véritables » (p. 222) sur lesquels il la fonde, administrons-lui la médecine qu'il prodigue à ces clercs indignes qui ont eu l'indélicatesse d'avoir des auditoires.

> « L'embêtant dans ce drôle de procès, c'est que chacun réussit à trouver et à prouver ce qu'il cherche [...] Et si l'histoire n'a pas de sens, l'homme ne rate jamais l'occasion de lui en prêter un, ne serait-ce que pour se donner l'illusion de le partager. Mais l'inacceptable n'est sans doute pas d'être condamné à cet alignement de l'histoire, mais plutôt de laisser croire qu'il n'existe qu'un seul alignement possible : le sien. » (Pp. 189-190.)

À bon entendeur, salut.

Et c'est bien d'un alignement parmi d'autres qu'il s'agit, lorsque le narrateur vaticine : « Il reste au géographe une seule tâche possible : essayer de découvrir la mécanique de fonctionnement de ce monde imaginaire. » (P. 43.) Pas de place pour les ratés, les demi-teintes, les avancées, les reculs, les contradictions, dans ce parti pris de chercher la mécanique ; qu'importent le petit paysage à ras de terre, l'humble grain de sable dans les rouages savants de l'histoire trafiquée au profit d'une thèse, fût-ce la sienne. Heureusement qu'il se donne à lui-même la réplique : « Le cheminement concret de l'histoire est ainsi fait que chaque moment est rempli à craquer d'expériences contradictoires : de travail et de fainéantises, de voluptés et d'impuissances, de fidélité et de trahisons, de mouvements et d'inerties, de spiritualités éthérées et de matérialités opaques, des crimes qui paient et de ceux qui ne paient pas. » (Pp. 189-190.)

Mais la fascination pour la mécanique peut entraîner loin. Comme le narrateur l'admet parfois :

> « Il est évident que le raisonnement que nous suivons ici en est un tout théorique. Il ne s'agit pas pour l'instant de savoir si tel ou tel groupe humain procède ainsi dans l'organisation de son espace. Nous essayons de découvrir un cheminement idéal et non de prendre un instantané de fait. » (P. 75.)

Haro sur l'utopiste contempteur de la vérité géographique ! Ses généralisations ne font-elles pas fi du « fatras inépuisable » (p. 190) de l'histoire ?

À suivre tête baissée son alignement, le narrateur mythanalyste est conduit à répudier un peu mécaniquement l'art abstrait (p. 25), l'architecture moderne (p. 29) ; les « "vraies salopettes de fermier" », les « "festivals westerns" » (p. 72). Lui, le sceptique pessimiste et lucide à qui on n'en remontre pas, se laisse pourtant piéger par les rigidités de son petit système ; certes il n'a pas l'intention de devenir le censeur de l'univers, le Grand Empêcheur de délirer en rond.

Gentiment naïf, notre narrateur se laisse même abuser par ses chers livres, et par le regard homologué que l'Occident contemporain porte sur son histoire, son espace et son avenir. Autrement, il n'oserait pas soutenir après tant de doctes généralisateurs-aplatisseurs de perspectives que le monde qu'il swifterise est si unique, ni qu'il est si tributaire d'une Renaissance dont on a si vite fait d'amputer tout fatras inépuisable pour la réduire à Faust et à l'esprit de géométrie. Veut-on sérieusement soutenir que ce type de monde n'aurait pas été possible sans la Renaissance (laquelle ? où ?), alors que le Moyen Âge occidental regorge de géométrisme, de cités planifiées, de jardins tirés au cordeau, d'illuminés californiens ? Tout comme l'Orient et l'Occident arabes. Et que dire de l'urbanisme à la babylonnienne, des rouleaux compresseurs et des symétries mongoles à la Tamerlan, des cités impériales chinoises, des aménagements japonais, des villes et autoroutes précolombiennes, etc. ?

La même douce naïveté préside aux découvertes — irréfutables parce que mises en tableaux et cartographiées ? — du narrateur en matière de critique

littéraire. La révélation qu'il se fait à lui-même des inconséquences idéologiques du roman de la terre et de la nécessité pour le langage et la parole d'établir des réseaux d'oppositions pour en arriver à signifier est d'autant plus touchante qu'elle n'est pas nécessaire à la critique des interprétations abusives auxquelles ont pu donner lieu *Maria Chapdelaine* ou *Les anciens Canadiens*. Et puis, d'autres avant lui avaient fait le travail : voir le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec.*

Je ne jette pas la pierre, je constate simplement, après avoir parcouru en tous sens un livre courageux, brillant, drôle, qui donne à réfléchir, que si « L'espace réel [...] est rationnellement insaisissable » (p. 214), l'espace imaginaire ne le semble guère moins.

Ce que, par contre, l'on saisit parfaitement, ce sont les affres du doute où le narrateur ne semble pas avoir fini de se débattre. « La territorialité rêvée est enivrante ; réalisée, elle devient étouffante. » (P. 167.) Vraiment ? Réalisée, la territorialité québécoise le serait-elle plus, étouffante, que celles du Canada, des U.S.A. ? « La territorialité existe, mais c'est une fiction. » (P. 166.) Ouille, on n'est pas sortis du bois !

NO SE PUEDE, JEAN MORISSET

Rendre compte en 1986 d'un fragment de livre, un volume sur trois, publié en 1985, dont les « remerciements » datent de 1982, et dont la rédaction est antérieure au « 1er avril 1981 », tient de la chasse à courre. Un peu plus de cent cinquante pages en font espérer trois cents autres, sans lesquelles ni le mouvement d'ensemble de l'instance narrative, ni les déclencheurs constamment évoqués mais reportés en annexe du troisième tome sous forme de « morceaux choisis », ne se donnent véritablement à lire. D'autant que *L'identité usurpée*, disons plutôt *L'Amérique écartée* (volume I), raconte l'histoire d'une révolte et d'un rejet étroitement liés à l'événement. L'éditeur Nouvelle optique a eu tort de charcuter le produit, tort aussi de ne pas publier à chaud. À moins que — symptôme ? — le manuscrit ait été en constant décalage avec « un projet en constante évolution » (p. ix). *L'identité usurpée* attaque (les viscères nus des premiers critiques le font voir), tout en se dérobant. Le même Jean Morisset faisait paraître, en 1977, *Les chiens s'entre-dévorent..., Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien* : on me dira si je dois supprimer cet écho sémantique.

Le cadre discursif — j'emprunte la notion à l'Argentin et Français Eliseo Veron, naturellement je la déforme — est d'une telle richesse, valant et pour l'ensemble de l'ouvrage et pour le premier tome, qu'il faut en dire un mot : c'est là que se trouvent les premiers indices volontairement publics d'un premier travail de lecture, par l'éditeur, par Jean Gladu (« design de la couverture »),

par Louise Simoneau, François Messier et Pierre Marquis (photocomposition, graphisme), par Jean Morisset — tiens !? — (iconographie)... Comme d'habitude, une lutte a eu lieu, pour le contrôle du cadre discursif, contre l'introversion et la spécularité de l'entreprise narrative.

Outre les coups de chapeau et les coups de cœur profondément sentis auxquels le genre conduit, les remerciements très circonstanciés (normal dans un livre de circonstance) contiennent passablement de dénégations. Par exemple, en ordre d'apparition :

1. « Mais un brise-glace ne navigue pas toujours seul [...] et c'est pourquoi je me rends compte que je n'ai pas vraiment écrit ce livre seul. Loin de là. »

2. Sur Rose-Marie Pelletier : « Je ne saurais reconstituer toutes les discussions et échanges de vue que nous avons eus alors que je rédigeais ce manuscrit, sans mentionner tous les conseils qu'elle a réussi à me prodiguer lorsque j'avais tendance à argumenter interminablement avec moi-même. »

3. « Un auteur n'a pas à remercier son éditeur, dit-on... »

4. « Décidément un livre ne se fait pas tout seul. » Suit une longue liste de gratulatoria, où figure Jean-Jacques Simard, le responsable de revue qui m'a demandé de parler du Morisset.

5. « Quant aux étudiants [...] je leur dois d'avoir généralement accepté sans trop d'ombrage que je ne sache suivre un plan de cours plus de trois ou quatre semaines sans que j'en arrive à digresser inéluctablement vers les sujets dont je traite dans ce livre. »

6. Merci « à mon frère Pierre [...] d'avoir systématiquement corrigé et commenté l'ensemble d'un manuscrit dont j'étais devenu beaucoup trop près pour y apporter la moindre révision. »

7. « [...] je promets d'écrire un jour un texte sans aucune note infrapaginale ! »

En « juin 1982 », le signataire combattait ce qu'il percevait comme de l'isolement, tentait de rebâtir autour de soi une micro-société « conviviale », constatait que ses rapports avec ses alliés les plus naturels, proches, avaient baigné dans le conflit. Paraphrase : finalement je vous aime beaucoup, aimez-moi, ce que j'ai pu vous en faire baver avec mes obsessions...

Mais l'humilité de l'aveu après le temps de l'écriture est circonscrite en son lieu et place : hors texte, comme pour l'instant le sont aussi, en quatrième page de couverture, les propos en contrepoids authentiquement issus du verbe inspiré de quelqu'un qui, se disant par deux fois auteur d'essai, s'affirme écrivain, et qui pour le mieux prouver encore, répudie, avec une véhémence de prophète, les générations littéraires (et idéologiques et politiques) antérieures :

1. « [...] j'ai dû lire et relire notre littérature et j'avoue que j'en ai eu quelquefois la nausée [...] »

2. « J'ai découvert avec stupéfaction que le moindre contact avec notre littérature pré-mironienne conduisait directement, soit à l'univers concentrationnaire groulxien, soit au babélisme libéral tout à fait aliéné dont Trudeau sera l'incarnation politique, soit au modernisme péquiste qui n'a cessé de se chercher une langue et une France artificielles pour mieux s'anéantir. »

Péristaltisme, épidermisme qui trahissent une adhésion touchante au mythe, non moderniste, de l'écrivain phare et visionnaire. Au programme, donc, un narrateur en quête de statut, de valeur, de capital symbolique (*cf.* Pierre Bourdieu). L'étiquette d'universitaire semble trop étroite.

Je ne puis, encore, m'arracher au cadre discursif. Une photo appelée Jean Morisset et glosée en génération (« 1940 [...] 1977 ») et en savant professionnel (« Université Laval [...] Université du Kansas [...] Université de Liverpool », etc.), glosée aussi en voyageur, géographe, nordicologue (« Mexique [...] Pérou [...] Colombie-Britannique [...] Grand Nord Canadien », etc.), représente un personnage hybride — c'est cohérent, puisque, lira-t-on, tous les Canaquois sont des Métis — et ambigu, aux toisons malgré tout pas si éloignées de l'hermine académique. Qui veut cependant se démarquer (b a ba du processus d'auto-valorisation débusqué plus haut) par cheveux et barbe longs anti-institutionnels mais qui perpétue le cliché blanc de l'héroïque explorateur blanc du XIX^{e} siècle et par affadissement de l'universitaire géographe de métier. Dont les vêtements semblent figurer le Nord et le froid, mais dont l'absence de coiffure et l'écharpe (corde du pendu qui tire vers le bas) élégamment nouée à la française (à l'européenne si vous voulez) tempèrent la nordicité. Dont enfin le tricot représente au moins autant la Scandinavie que la culture inuit.

Je viens de parler d'une photo. Le projet du livre aussi est ambigu, comme en témoigne, toujours au plan du cadre discursif, l'écart manifesté entre l'intention (« [...] j'ai fait de l'Affaire de la Baie-James [...] la pierre angulaire de cet essai ») et les résultats socio-bibliographiques, c'est-à-dire le premier traitement documentaire des thèmes dudit essai. Là où l'on attendrait, à la place d'honneur, les termes AUTOCHTONES, AMÉRINDIENS, INUKTITUT, et pourquoi pas CANAQUOIS, etc., l'on retrouve, au verso de la page de faux titre: « 1. Nationalisme — Québec (Province). 2. Québec (Province) — Histoire — Autonomie et mouvements indépendantistes. 3. Canada — Relations entre anglophones et francophones. 4. Indiens — Amérique du Nord — Canada — Relations avec l'État. » Foin des autochtones, pratiquement. Ou bien ce lecteur a mal lu (il a pourtant la caution de l'éditeur qui reproduit son analyse du contenu), ou bien le texte ne fait pas ce qu'il dit. On comprend le malaise exprimé dans les remerciements.

Je serais tenté de ne reparler du reste qu'en possession des deux tiers manquants, mais s'il fallait attendre sept ou huit autres années? Et puisque *Recherches sociographiques* prend à l'occasion son temps...

À mi-chemin entre le cadre et l'ouvrage, l'avant-propos a une allure de manifeste et de « profession de foi politique » (p. xix). Affirmations péremptoires à la queue leu leu, répétitions, recours à l'impersonnel magico-initiatique des débuts de légendes ou de contes, usage de l'adjectivation négative (surtout) ou positive, expression fréquente de l'intensité par les adverbes, multiplication des exclamatives sans toujours leur ponctuation finale, tout cet arsenal alterne avec le témoignage du narrateur sur soi-même et sur son chemin de Damas. Je me prends à témoin que, autre forme de l'affirmation. L'outrance tirerait le texte du côté du pamphlet ou du réquisitoire barricadier, s'il ne pouvait s'agir d'une provocation rhétorique destinée à inciter le lecteur à aller au cœur du propos pour voir s'il se laissera convaincre ou pour constater qu'il est déjà convaincu. Arrêtons-nous tout de même ici ou là.

D'abord sur le premier battant du « triple hublot », qui file l'image grandiloquente du brise-glace aperçu naguère. La « réalité géographique » de « l'Amérique du Nord Britannique » serait « le rejet du Canadien et du Métis et la lutte désespérée des vaincus pour reconquérir leur identité » (p. xiii). Va pour le rejet, en tout cas pour le sentiment de rejet qu'éprouve à tout le moins le narrateur; je ris en pensant que l'opinion « britamienne » pourrait au contraire s'imaginer leur avoir offert salut, civilisation et dignité en leur apportant sur un plateau d'argent — du plaqué victorien — la formidable citoyenneté britannique. Quant à la lutte désespérée des vaincus pour reconquérir leur identité, si seulement c'était vrai. Les assimilés luttent-ils encore? Ceux qui ne le seraient pas sont présentés comme des vaincus, dépourvus d'identité puisqu'ils tentent de la reconquérir. Mais tentent-ils tous, tentent-ils vraiment? À moins que le simple fait d'exister leur fasse faire comme à monsieur Jourdain de la prose...

Deuxième battant. Pourquoi la quête d'une identité, si elle est présumée honorable et noble pour nous, serait-elle « pathologique » pour les « British North Americans », les *Canadians* de Michel Brunet? Tant mieux s'ils la cherchent, s'ils la trouvent elle sera différente de la nôtre, ils auront fait notre « souveraineté » (p. xix) sans le savoir et malgré nous.

J'aime pourfendre les mythes autant que quiconque (voir plus haut), mais de là à conclure que « [l]e Nord n'existe pas en soi » (p. xiv)...

Sur l'usurpation du terme « Canadien » et les déprédations territoriales qu'elle représente, je suis en parfaite résonance affective, intellectuelle et politique avec le narrateur, et j'ai eu ma part de caractérisations ethniques ou nationales à Montréal, ou à l'étranger: à Ottawa, à Toronto, ou plus loin encore en Europe, en Afrique ou en Amérique du Sud. Néanmoins, je pense que c'est à nous de régler nos problèmes par des victoires politiques et économiques,

et je tournerais volontiers la phrase malencontreuse « je refuse à quiconque le droit de s'appeler canadien s'il ne parle d'abord canayen » (p. xiv) en : j'invite quiconque le désire à s'appeler comme moi s'il cherche aussi à partager ma langue. Qu'on m'entende bien, depuis l'adoption de l'hymne « national », je suis devenu incapable de chanter « Ô Canada », depuis l'exil de la feuille d'érable sur le rouge militaro-britannique du drapeau de la Conquête, je suis en froid avec elle.

Comme toutes les appellations autres que « Canadien », « Québécois » serait l'intériorisation et l'acceptation par nous de la « désignation administrative dont les Anglais nous affublèrent après la Conquête » (p. xiv). Admettons, une bataille supplémentaire de perdue. Mais pouvons-nous souhaiter, en 1986, nous nommer à nouveau « Canadiens », dont nous ne parviendrons jamais à empêcher les connotations malsonnantes, car il n'y a pas que le nom, il y a l'histoire, et l'usage qu'une communauté linguistique hélas voisine en fait, reconnaissance internationale à l'appui ? Et puis, quel est le territoire, en British North America, ne l'oublions pas, où une majorité d'entre nous peut encore conquérir la souveraineté ? Comment s'appellent ses habitants ? Dans nos rapports avec les étrangers et les immigrants, ce vocable ne serait-il pas tout aussi efficace et moins propice aux malentendus que le premier ? Je serais extrêmement fier que le Québec soit la première réserve de Britamia à s'émanciper.

Quelle est donc notre identité selon le narrateur ? « Nous sommes des Bâtards du Nouveau Monde » (p. xvi). En italique appuyée de majuscules : pour le scandale et la sacralisation ? (Ça ne prend pas.) Bâtards à cinq « paliers » définis par :

1. « une origine française si lointaine que lorsqu'on en parle, on en parle déjà trop » : cas classique, en nous et parmi nous, d'allergie aux Français ou à la France, ou à la tradition que nous nous transmettons sur nous-mêmes. Trop, trop tard, trop vite, trop à la fois, trop différents, trop semblables, l'allergie est excès du même au même. Mais pouvons-nous faire la fine bouche sur un allié, si tiède que nous l'accusions d'être, « réel ou symbolique » pour reprendre les qualificatifs du cinquième palier ? Si la fraternité latine américaine importe tant au narrateur (*cf.* p. 25 et suivantes), pourquoi se couper d'emblée de la latinité mondiale, qui comprend aussi la francophonie, et la France ?

2. « des conquêtes britannique et anglo-américaine dont on ne parle pas assez » : stupeur, on ne parle que de cela, depuis les conquêtes justement et l'Europe prend un malin (et intéressé) plaisir à nous y aider, et c'est notre premier sujet de conversation avec les Latins d'Amérique.

3. « l'acculturation étatsunienne » : je note qu'il s'agit du palier le plus placidement présenté. Défaitisme (non !), fatigue (voir la suite), pion joué contre le « trop » français ? Est-ce ici que le narrateur accepte de payer le prix de

son américanité, forcément partagée avec les États-Uniens ? En quoi cette acculturation diffère-t-elle de ce que les Britamiens subissent et recherchent comme nous ? Danger immédiat, dirait le robot franglais d'une autre galaxie, risque de contamination par contiguïté... Faut-il refuser avant toute discussion l'hypothèse d'un marché commun culturel panaméricain, non étatsunien ?

4. « la falsification québécoise » : vous êtes des faux jetons, Monsieur, Madame, de vouloir vous appeler Québécois. À désignation fausse, produit mensonger, le Parti québécois ? nominalement illégitime, donc quantité négligeable, la littérature québécoise ? canadienne, voyons ! Morisset, tu délires, ou c'est moi.

5. le « métissage indien, réel ou symbolique, qu'on a réussi à occulter à travers toute notre histoire » : « on » c'est aussi nous-mêmes, pas seulement les méchants Britamiens. ON a toujours beaucoup parlé du métissage, nous en parlons encore plus depuis vingt ans. Nous nous sentons plutôt flattés par cette marque de vieille noblesse américaine — canadienne dans la « logique » du narrateur. Le hic, c'est que les historiens autochtones n'ont guère été invités à présenter leur version des faits. Si nous avons subi des « conquêtes », nous leur avons fait subir un cousinage forcé, dont nous ne savons pas véritablement s'ils ont fini par l'apprécier eux aussi, et bien avant les indignités du « Projet du siècle » (p. 78) à Bourassa-Ciaccia, qui veulent récidiver tous azimuts en enlevant jusqu'à l'eau de la baie de James, cette fois-ci. Je n'ose imaginer la suite.

« Cela ne suffit-il pas comme carte d'identité ? » semble conclure le narrateur. Mais non, il ne s'arrêtera pas, il se crée un croquemitaine qu'il pourra invectiver à loisir, dans le sublime défoulement. Les Britamiens ne sont au fond que des Rhodésiens. « Car privé d'Indiens à tuer, privé de Canadiens à usurper, que reste-t-il au Ouaspe de l'A.N.B. s'il veut survivre ? Que lui reste-t-il d'autre que le racisme dirigé contre lui-même (*i.e.* le suicide intellectuel) ? » Et le Rhodésien nous traitera nous-mêmes de racistes, et nous lui renverrons la balle... et ainsi jusqu'à la fin des temps. Sinistre. Si nous avons besoin du Bonhomme Sept-Heures pour nous aider à nous convaincre de la nécessité de notre propre souveraineté et indépendance, nous ne sommes peut-être pas mûrs pour nous séparer de l'affreux.

Et voici que reviennent, par bribes mais *verbatim*, les trois paragraphes de la quatrième page de couverture, entrecoupés d'une vibrante diatribe contre le « monde perverti » (p. xvii) du cours classique où « on réussissait à [...] faire perdre en quelques années [...] identité et [...] langue, c'est-à-dire [la] canadianité ». Où donc le narrateur a-t-il repêché la sienne, de canadianité ? Très simple, au moyen d'une illumination, modèle culturel qui, sans doute, ne pouvait pas provenir de ces humanités gréco-latines tant honnies ?

> « En plongeant dans notre littérature et surtout dans notre poésie, je me rendis compte d'un coup — et j'en eus presque le vertige — jusqu'à quel point notre élite avait travaillé à

nous détruire depuis la Conquête. Sa littérature avait été une constante recherche de l'auto-négation, un mensonge à odeur moralisatrice qui puait l'abdication de la première à la dernière ligne. »

Présumons que ce n'est pas dans ses « petits séminaires » que le narrateur a entendu parler de cette littérature. Où aurait-il pu avoir appris l'art de l'excommunication et de l'autodafé ?

Cela continue un peu plus loin (p. xix).

« Il faut bien avouer que si notre littérature est la meilleure introduction que nous puissions trouver aux modalités historiques de notre aliénation, c'est précisément cette littérature qui se présente comme l'obstacle principal qui nous empêchera toujours de reconstituer notre identité. Il est évident, par ailleurs, qu'il sera impossible de nous reconstituer en dehors de cette autre littérature qui est celle de Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Ferron, Gabrielle Roy, Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Pierre Perrault, Gaston Miron et de quelques autres. »

Nommé deux fois d'affilée, Miron, le plus prophète de tous, remporte le palmarès, mais il n'a qu'à bien se tenir, car attention à la Terreur. Le texte dérape, il dit, contre sa propre thèse, que nous ne parviendrons jamais à reconstituer notre identité. L'explication par l'aliénation avait déjà largement cours dans les universités québécoise dès 1965 et avant. Quant aux préférences littéraires, si finement politiques qu'elles puissent être ressenties par le narrateur, elles ne sont ni inspirées ni uniques : elles reflètent les jugements canoniques de l'institution littéraire québécoise et ne servent qu'à bien positionner le texte à la bonne porte de la bonne chapelle. Parmi les « quelques autres », quelque chose travaille très fort à placer le nouvel écrivain « Jean Morisset ».

Nous en sommes à la profession de foi politique. Le ton est solennel.

« J'ai la certitude inéluctable que nous disparaîtrons comme peuple si nous ne faisons pas notre souveraineté. Et je ne crois pas que nous puissions faire notre souveraineté sans recouvrer et imposer notre identité canadienne. » (P. xix.)

Sur la question de la souveraineté, le narrateur aurait tort de se sentir seul. Pour l'identité canadienne, il peut se dévouer tant qu'il voudra. L'imposer ? Mais à qui l'imposer, contre qui ? Et qu'est-ce que cette rodomontade, « de gré ou de force », vient faire ensuite, concernant nos « Rhodésiens » ? L'hyperbole et l'enflure ne sont pas les seules marques possibles de la littérarité. J'aime assez le « Quant à nous, nous n'appartenons à personne d'autre qu'à nous-mêmes ». Moi non plus, surchargé, suffoqué, « je ne vois à peu près aucun espoir du côté du monde universitaire auquel j'appartiens » ; et puis je me dis que c'est à moi de faire en sorte que ça change. Qu'il s'agisse de politique ou de métier, la solution, ou l'évasion, n'est pas plus dans l'écriture que dans la science, et vice versa.

Écrire, ne pas écrire ? Le dilemme est fictif, shakespearien.

« J'ai choisi d'écrire cet essai dont mes aïeux n'auraient pu déchiffrer la première ligne [...] Et qui plus est, je l'ai écrit en universitaire et en intellectuel. » (P. xx.)

Honnêtement avoué. Les universitaires et intellectuels le reconnaîtront-ils comme leur, ou se permettront-ils, à leur sale habitude, doutes, questions, commentaires, analyses qui trop souvent dégonflent, empêchent de planer en rond? D'ailleurs, « nous ne réussirons jamais à nous reconstituer par les méthodologies des sciences sociales contemporaines ». Vlan !

Allez, on décolle :

> « Seul le recours à l'imaginaire nous permettra de faire voler en éclats une aliénation reposant sur des siècles d'usurpation et de canadianité refluée. C'est pourquoi, avec la reprise en main de notre identité canadienne, c'est toute la reconquête de notre imaginaire qui s'impose. »

Cet « essai » est-il, ou non, un recours à l'imaginaire ? Fait-on voler en éclats son aliénation en menant un combat de mots de type nominaliste qui risque de brouiller les pistes encore un peu plus ? Qui veut d'une identité canadienne, même au sens du narrateur ? La conquête — non la reconquête — de notre imaginaire se fait tous les jours par tout le monde (*cf.* Raoul Duguay), y compris par les écrivains et leurs lecteurs, par les professeurs et leurs étudiants. J'invite tout le monde à lire le livre douloureux et fou d'un nouvel auteur, ex-géographe, obsédé, martyrisé par « le vacuum post-référendaire et le cercle vicieux du rapatriement constitutionnel » (p. xvii). Peu importe s'il n'en paraît jamais qu'un seul tome. Il aura exprimé en paradigme notre extraordinaire volonté, et tradition, de survivance, qu'en est venue à illustrer une aptitude insigne au rejet, ou au projet de rejet, de toute domination, de toute tutelle, même et qui sait surtout de celles qui s'exercent par le truchement des nôtres, même par un René Lévesque. Même par un... narrateur ? Volonté de survivance et capacité de rejet qui, exacerbées, en crise, peuvent se retourner contre elles-mêmes et confiner au suicide collectif, ou individuel.

Me voici devenu grandiloquent à mon tour !

Si c'était un trait de notre imaginaire commun ? Restent nos destinataires à trouver : urgence neige.

Vincent NADEAU

Département des littératures,
Université Laval.